

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 38

Artikel: On courieu qu'a bouna leinga
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les *remueurs!* ce nom dans mon âme frappée, Je l'avoue excitait les plus vives frayeurs.

Enfin, à tout hasard, muni de mon épée, Je me rends au salon... Glaces, écrans, flambeaux, Fauteuils et canapés, commodes et bureaux, Tout était culbuté. « Mon Dieu, dis-je en moi-même, Ce n'était point en vain que, dans ma crainte extrême, Un noir pressentiment venait me tourmenter : La maison est pillée, il n'en faut plus douter! »

Puis, passant du salon à la pièce voisine, Par le bruit attiré j'arrive à la cuisine.

Qui vient s'offrir alors à mes yeux ébahis ? Le croiriez-vous, messieurs ? la dame du logis, La piquante Fanny, ma jeune et vive hôtesse. Une coiffe de nuit couvre sa blonde tresse ; Sa robe est retroussée et sous un court jupon D'un bas bien étiré brille le fin coton ; Du plus vif incarnat sa joue est enflammée ; De sa gauche elle tient, elle agite un torchon, Et du balai poudreux dont sa droite est armée, Elle ordonne, elle suit les vastes mouvements Qui font gémir ces murs jusqu'en leurs fondements.

— Allons, dit-elle à l'un, d'une voix animée, *Ebaragnez* ici, jetez là du *resson* ; Avec cette *panosse* écurez ce *pochon* ; Prenez ce pot de *greube* et trempez-y ces *pates* ; Enlevez des *tablas* ces *petôles* de *rates* —

A l'autre : Eh bien ! voyons, sans tant *patenocher*, Rangez-moi ce *péclet* que je vois *brelancher* ; Reclouez ce *titeau* qui va tout de *bisinque* ;

Et vous, Jeannette, allons, pour vous *émoustiller*, Sur cette *pétrissoire*, il faut vous *aguiller*...

Bon ; d'un coup d'*époussoir* ôtez ces *rauferies* ; Près de ce *benaiton*, que vous-je *bambiller* ? — C'est un *guimtre* entouré d'un tas de *truieries*.

— Suffit, redescendez : *avantez* ce *coissin* Cette *casse* est gâtée, il faut chez la *magnin* La porter ce *lambôt* ; ah ! l'ennuyer *négoce* !

Tout devrait être fait depuis que je *brégoisse*, Mais avec ces *patets*, j'en ai jusqu'à demain...

Et comme j'approchais, ma pétulante hôtesse : — Ah ! monsieur, pardonnez si dès le grand matin, Dans cet appartement tout est mis en *cupesse*, Tout est *écalabré*, mais j'ai les *remueurs*...

A ces mots, la gaieté succède à mes frayeurs ; En contant à Fanny ma burlesque épouvante, J'exécute un ris léger sur sa bouche avenante, Puis je cours, tout joyeux, rengainant mon fer nu, Achever à loisir mon somme interrompu.

GAUDRY LE FORT.

Au jardin d'Eden. — Voilà deux jours déjà que s'y pressent les Lausannois et qu'on y accourt de tous les coins du pays. Jamais *exposition d'horticulture* ne réunit plus de merveilles, disposées avec plus de goût, dans un cadre plus splendide. Ici, pas la moindre hésitation ; les visiteurs sont unanimes dans l'expression de leur contentement, de leur admiration. Et si vous leur demandez ce qui leur a plu le mieux, ils répondent invariablement : Tout !

Et c'est bien ça, allez ! Ce qu'il y a de mieux à l'exposition de Montbenon, c'est... c'est *tout* !

On courieu qu'a bouna leinga.

N'è pas du houa que là à dai courieu dein lo mondo, que sai dai fenne àobin dai z'hommo, et l'è 'na maladi que lai diant *incurablla*, prâo su que l'è po cein qu'on ne pào pas s'ein dérabllouna. Et pu que s'on sè trâove dè côute cliiau cor, vo trossant la tita avoué tot cein que no demandant, qu'on n'a pi lezi de dere « papet » eintre dou Lè dzein vu diant que l'è Eve que l'a z'ûva la première, cliiau *turiosità*, et destra forta oncora, du que l'a messa à tote sè felhie ; l'ira onna maladi que sè ramasse, et ma fâi, vo sède prâo : lè z'hommo l'ant voliu allâ trâo pri et quauque z'ons l'ant z'ûva assebin.

Ein avâi ion pè Riò... — mè rappelo pas mè de quin Riò — que l'avâi lo sobriquet de Founet. L'avâi on mou peointu, dai z'orollie asse groche que cliiaque dai bourrisquò, dai gets quemet dai falot de pousta ; grand nâ, minçolet, po pouai founa pertot. L'étâi pardieu bin batsi, câ dein tote lè serraille fourrâve son nâ, contre ti lè galandazo pliaquâve sè z'orollies,

dè côute tote lè bornette on vayâi sè gros gets. Avoné cein forta leinga. Se l'avâi z'û on bocon mè de cabosse, n'arâi frèma que ci tadiè étâi ion de cliiau minna-mor de pè lo tribunal. Savâi tot cein que sè passâve : se la Luise houdâve son hommo, se Sami frequeintâve adi sa Sabine, se la Julie l'avâi zu son boun'arni, se la Marienne bêvessâi adî ein catson, et quand cognessâi oquie, sè dèpâtive de lo taboussi, tant que binstout lè z'agasse lo bouèlâvant dessu ti lè dètai dau velâdzo.

On coup l'a èta attrapâ. Diab' einlèva se n'ètâi pas bin fé !

L'avâi apègu que la sadze-fenna ètai z'ûva vè la Jeannette de la Fordze d'avau. Adan ie va po fère asseimblieint de fourgonna à l'einto de la fordze, ma n'ire rein que po savâi se lo tire-mondo aminnerâi on valet ào bin onna felietta. Ma fâi s'eimpacheintâve on bocon et va àovri la porta dau pâlo ein faseint état dâ dèmandâ on' uti à eimprontâ. Mâ lo martsau que sè mousâve prâo cein que voliève ci l'acutaire, lo laissâ pas passâ lo pas de porta et vint lài repondre à l'allâie. S'ein va, ma pas on quart d'haora apri, m'einlèvâi se ne repassâve pas son mor de tsin po dere que rapportâve l'nti.

— Atteinds-tè vâi, sè peinsè dinsè le martsau, vu prâo tè bailli, assoutsâre de la mè-santse ; te sarâ bin attrapâ. Revin lài pi !

Adan, ie va preindre dou galès petits caïons dèzo sa gouda, lau z'aitatse à tsacon onna bêguina po catsi lè z'orollie et lè cutse bin adrà dein on bri.

Duve menutes apri, Founet rarrèvâve.

— Lo poustillon a-te passâ ? que fâ ào martsau qu'ire saillâ et que restâve dèvant l'ottô.

— Na.

— A propou, è-te on valet ào bin 'na fellie ?

— L'è dou besson, vin vâi vère.

Lo fâ eintrâ dein lo pâlo d'avau iò l'avâi met lo bri, àovre on bocon lè rideaux, iò l'irant lè dou caïon, que couchivant doûta lau bêguine avoué lau piaute et que fasant dai mene de couenâte.

— Vienâite-vâ ora, quemet sant galé, que lai dit ein riseint, tandu que l'antro ètai tot motset dau tor qu'on lai avâi djuvi.

— San-te galé, mè valets, oi ào bin na ? Ha... a... a.

— Eh ! mè peinsò, repond Founet que retrovâve sa leinga, san tot plliein galé, et pu que te pào pas lè renyi, câ resseimbliant trâo à lau père z'et mère.

MARC A LOUIS.

L'heureux homme! — Un capitaliste sentant approcher sa dernière heure fait appeler un pasteur.

— Recueillez-vous, mon frère, lui dit l'ecclésiastique. Vous allez comparaître devant le tribunal de Dieu, où vous aurez à répondre de vos mauvaises actions...

— Oh ! celles-là, interromp le moribond, il y a beau temps que je les ai vendues !...

Priviligée. — Je suis bien contente de ne pas savoir l'allemand, disait, l'autre jour, une fillette.

— Et pourquoi ?

— Parce que si je parlais l'allemand, je ne me comprendrais pas.

Un homme qui sera pleuré. — Je viens de faire mon testament, disait à quelqu'un M. Ernest P... J'ai légué toute ma fortune à ma femme, à la condition qu'elle se remariera tout de suite. De cette façon, je suis sûr qu'il existera au moins un homme qui regrettera ma mort.

Côteuses rencontres.

Un de nos docteurs s'étonnait du silence prolongé d'un de ses meilleurs clients.

« C'est curieux, pensait-il, voici bientôt un an que ce vieux pot cassé de R... ne m'a pas fait demander. Jamais encore il n'est resté si longtemps sans souffrir d'un bobo plus ou moins imaginaire. »

Il y a deux mois, il rencontre son infidèle client.

— Hé ! bonjour, mon cher monsieur R..., et puis, comment va ?

— Toujours parfaitement, comme vous voyez. Lundi, cependant, à la suite d'un souper un peu trop copieux, j'ai éprouvé quelque pesanteur d'estomac.

— Diable ! diable ! fait le médecin, ne plaignez pas ; avec votre tempérament, ceci peut devenir sérieux... Ménagez-vous ; croyez-moi, ne mangez pas trop.

— Merci, docteur, je suivrai vos conseils. Au revoir ; mes respects à madame, s'il vous plaît.

Ils se quittèrent.

Quinze jours après, nouvelle rencontre ; nouveau dialogue.

— Ah ! voilà ce cher M. R... Enchanté de l'heureux hasard, fait le médecin. Eh bien, avons-nous suivi l'ordonnance que je vous ai prescrite ?

— Quelle ordonnance ?

— Vous savez bien, il y a quelque temps, je vous ai dit de vous ménager, d'être modéré dans vos aliments

— Ah ! c'est vrai !... j'avais oublié. Ma foi, docteur, c'est égal, je me porte comme un charme.

— J'en étais sûr. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Lundi, M. R... eut quelque surprise en recevant un petit compte de vingt francs pour deux consultations.

Jeudi, M. R... aperçoit son docteur qui venait à lui, la mine souriante et la main tendue, pour lui demander des nouvelles de sa santé, sans doute.

A cette vue, M. R... passe vivement sur l'autre trottoir : « Je me porte bien, docteur, je me porte parfaitement bien, merci ! »

Nous découpons l'avis suivant dans le *Journal de Morges* :

AVIS

Madame Requet née Blanc, 10, Grande Rue, demande une cheminée pour fumer les mauvaises langues qui causent sur son compte.

Le **Grand cirque national suisse** a débuté hier soir, le jour même de son arrivée. Il y avait foule. On aime les cirques, à Lausanne, les bons et beaux cirques, entendons-nous. Or, le *Cirque national suisse* a la juste réputation de tenir l'un des premiers rangs parmi les établissements semblables. Voilà pourquoi son succès est partout assuré et pourquoi il fait salle comble à chaque représentation. Il n'en faut pas plus pour entraîner le public.

Et malgré tout cela, le *Kursaal* ne désemplit pas.

— Comment cela se fait-il ? demandez-vous.

Hélas, c'est tout simplement que les spectacles de Bel-Air sont si variés et, dans ce moment-ci, particulièrement, si intéressants, qu'aucun ne croit devoir se refuser ce plaisir, sous prétexte que, la veille, il est allé au cirque, le matin, à l'Exposition des Beaux-Arts et, l'après-midi, à l'Exposition d'horticulture.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.